

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Littérature jeunesse
Le règne de la maison Québec

Francine Bordeleau

Number 85, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1997). Littérature jeunesse : le règne de la maison Québec. *Lettres québécoises*, (85), 13–16.

Littérature jeunesse : le règne de la maison Québec

DOSSIER
Francine Bordeleau

Pour une fois, oui, pour une fois, les éditeurs et les auteurs québécois devraient être contents : n'ont-ils pas réussi à s'imposer durablement auprès des jeunes lecteurs ? Exit Bob Morane, bonjour Ani Croche, Alexis, le Raisin, Somerset et les autres. Bilan d'une conquête qui s'est véritablement amorcée il y a 25 ans.

L'ANNÉE 1978, POUR LE MONDE DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE, est à marquer d'une pierre blanche. Cette année-là, Bertrand Gauthier fonde les Éditions de La courte échelle. Et révolutionne les façons de faire d'un secteur jusqu'alors plus ou moins organisé. Les auteurs — et même les illustrateurs — estampillés « Courte échelle » s'attachent vite des masses de jeunes fans et de surcroît vivraient de leur plume — phénomène rarissime —, assure la rumeur. Dans la foulée, Gauthier et sa maison deviennent la coqueluche des médias. Disons-le : il a beau se publier beaucoup de titres ailleurs — chez Héritage, Médiaspaul, Pierre Tisseyre, Fides, pour ne mentionner que les plus gros éditeurs —, on a l'impression, dans les années 80, que la littérature jeunesse se décline sur le mode de La courte échelle. Mais il est vrai qu'ici on ne lésine pas sur le marketing. « Les livres ne se vendent pas tout seuls », s'est toujours plu à dire Bertrand Gauthier.

L'éditeur est l'un des rares à dévoiler ses tirages : entre 10 000 et 12 000 exemplaires par titre... comme moyenne de départ. Ce qui, même en littérature jeunesse — un secteur dont on a un peu trop tendance à faire une mine d'or —, est assez imposant. Car les dernières données fournies par le ministère de la Culture et des Communications montrent, pour l'ensem-

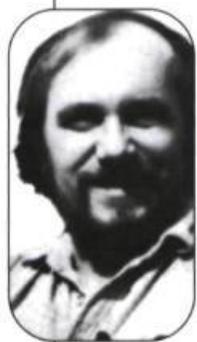
ble des éditeurs agréés, une moyenne se situant plutôt autour de la moitié : un tirage de 5845 exemplaires en 1992, de 5117 en 1989, mais de 6312 en 1983, année faste comme on le voit !. Quoi qu'il en soit, ces moyennes sont largement supérieures à celles des autres secteurs de l'édition. Dans le cas des éditeurs littéraires agréés (roman, poésie, essai), on parle, pour ces mêmes années, d'un tirage moyen tournant dans 1400 exemplaires : c'est-à-dire environ quatre fois moins que le livre jeunesse. Quant aux éditeurs de littérature générale (la catégorie comprend les livres pratiques et passe pour éminemment rentable), leur tirage moyen, si on exclut l'année 1983 où on compte un peu plus de 4100 exemplaires, n'excède guère les 3400.

« La littérature jeunesse est un secteur qui marche parce que son public — un bassin de 100 000 lecteurs potentiels par groupe d'âge — se renouvelle constamment », dit Robert Soulières. Auteur (*Casse-tête chinois, Ciel d'Afrique et pattes de gazelle, Le chevalier de Chambly...*) et, jusqu'en 1996, directeur des Éditions Pierre Tisseyre — il fut un temps où l'éditeur comptait au moins huit collections jeunesse —, Soulières vient de fonder sa propre maison d'édition : Gratte-Ciel. « Pour des raisons personnelles, et non parce qu'il y aurait un boom. Le secteur commence d'ailleurs à être saturé », assure-t-il.

Un auteur comme Denis Côté, qui publie ses « Inactifs » à La courte échelle, a beau trouver que « l'engouement pour la littérature jeunesse est phénoménal » — « juste au Québec », les 15 titres de Côté se sont vendus à 400 000 exemplaires au total —, son éditeur soutient que « c'est très difficile pour ce secteur aussi ». Depuis 1992, la crise n'a cessé de s'aggraver, et « le marché national ne bouge pas, même qu'il diminue », poursuit le patron de La courte échelle. Et voilà que, même si la littérature jeunesse québécoise semble avoir définitivement supplanté la concurrence étrangère, même si les livres se vendent, même si le milieu est fort bien structuré — avec son magazine spécialisé *Lurelu*, son association d'auteurs, ses critiques, ses activités d'animation, ses récompenses, voire ses commanditaires comme l'imprimerie Gagné qui est associée depuis 1996 aux prix décernés par Communication-Jeunesse —, d'aucuns n'en parlent pas moins « d'acquis, d'industrie fragiles ».

Avec Lionel Groulx, déjà...

Cette « industrie fragile » n'est pas née d'hier. Dès le début du siècle, en fait, on pense à produire ici une littérature spécifiquement destinée aux jeunes dans le but avoué de leur inculquer des valeurs morales élevées. Et c'est à notre cher abbé Lionel Groulx que revient le privilège d'avoir écrit quelques-uns des premiers livres jeunesse québécois. Il est vrai toutefois que son ouvrage intitulé *Une croisade d'adolescents*, qui date du début des années 10, n'a rien de très jojo : ce livre au titre fort



Robert
Soulières



Littérature jeunesse...

révéléateur consiste en une épître on ne peut plus morale exhortant les jeunes à la foi chrétienne et au patriotisme.

Cette volonté d'adresser aux jeunes des messages édifiants n'appartient pas qu'à l'abbé. « Entre 1900 et 1960, nombreux sont les plaidoyers destinés à promouvoir la création d'une littérature de jeunesse nationale » susceptible d'offrir « une solution de rechange à l'immoralité des magazines états-unis et au dépaysement des ouvrages européens », note Manon Poulin dans un récent dossier du magazine *Québec français*² consacré aux « valeurs dans la littérature pour la jeunesse ».

La naissance de la littérature jeunesse québécoise procède de l'utilitarisme : il n'est jamais trop tôt pour se familiariser avec les principes qui font les bons citoyens — aujourd'hui encore, on continue de flirter avec cette tentation — et les bons catholiques. Dans les années 60 circulaient encore au Québec des albums pétris d'un maccarthysme cependant désapprouvé par le Parti républicain même dès 1954 ; partant, on imagine aisément la teneur et la forme des messages transmis dans les années 30 ou 40 par le biais d'un réseau privilégié : celui, puissamment confessionnel, des écoles et des collèges.

C'est d'ailleurs le réseau scolaire qui, d'hier à aujourd'hui, aura aidé la littérature jeunesse québécoise à se développer, à s'enraciner. Toute l'édition nationale tirera également parti de la guerre qui empêche l'entrée, ici, de la production étrangère. Peut-on parler, pour les années 40 et 50, d'un premier boom de la littérature jeunesse (québécoise) ? Celle-ci, en tout cas, n'a pas trop l'aspect d'une production marginale, même si l'époque compte encore un nombre important d'analphabètes. Le contenu des livres commence en outre à se transformer : l'austérité et le conservatisme sont ainsi allégés par quelques incursions dans l'aventure et l'imaginaire.

Les années de l'après-guerre marquent le retour en force des grosses maisons françaises, retour qui sera meurtrier pour l'ensemble du milieu de l'édition. Côté littérature jeunesse, la production nationale est surtout le fait d'éditeurs à caractère religieux comme Fides et Paulines (aujourd'hui Médiaspaul), qui ont survécu justement grâce à cette vocation religieuse. Mais ils n'exercent plus guère leur suprématie d'antan auprès des jeunes. Qui pouvait du reste rivaliser avec les Bibliothèque Rose, Bibliothèque Verte, Hachette, Gallimard et autres Casterman ? Les années 60 seront sans contredit celles du grand triomphe des éditeurs européens.

« Communication-Jeunesse a favorisé une sorte de renouveau », estime l'auteur Daniel Sernine, qui est aussi directeur du magazine *Lurelu* et directeur de collection chez Médiaspaul. À sa fondation, en 1971, l'organisme sans but lucratif met au goût du jour « le plaisir de lire », et se dédie à la promotion de la lecture ainsi que des titres québécois et canadiens-français. Pour ce faire, il mise par exemple sur l'animation, et lance la formule des clubs de lecture de la « Livromagie » (pour les 6 à 12 ans) et de la « Livromanie » (pour les 12 ans et plus), qui rejoignent maintenant 30 000 jeunes. Il se veut aussi une structure regroupant les divers acteurs du domaine (des créateurs aux bibliothécaires en passant par les éditeurs et les distributeurs). L'organisme a sans doute contribué à créer un climat propice qui a à son tour favorisé l'émergence des collections et des éditeurs québécois.

Explosion et ressac

En peu de temps, le secteur a passablement bougé. « Les Français ont été tassés », dit Robert Soulières. « Il se publiait au Québec moins de 10 titres en littérature jeunesse par année au début des années soixante-dix », rappelle Gérard Pourcel, directeur de Communication-Jeunesse. En 1990, la production québécoise atteignait environ 135 titres et grimpa, l'année suivante, à près de 225 titres, selon les statistiques émanant d'un projet spécifique de la Direction des ressources didactiques du ministère de l'Éducation³ (et compilées à partir des envois des éditeurs). L'orthopédagogue Gisèle Desroches, qui travaille à ce projet du Ministère, note cependant que la production de 1991 constitue un « sommet » (qui sera égalé, mais non pas surpassé, en 1995).

S'il faut parler de boom, c'est donc au début de cette décennie qu'il a eu lieu. Boom qui devait laisser dans l'ombre certains problèmes assez importants, comme « l'effondrement du marché de l'album », dit Daniel Sernine. Toujours selon les statistiques du ministère de l'Éducation, les éditeurs québécois ont publié 52 albums en 1992 ; en 1994, on n'en produira que 29. De petites maisons tentent de prendre la relève. Comme Les 400 coups, qui ont récemment lancé deux collections d'albums : « Billochet » et « Grimace ».

On a un peu l'impression d'assister à un jeu de chaises musicales. Des éditeurs se retirent d'une production qui s'avère peu rentable, et sont remplacés par d'autres qui décident de prendre la place libre. À leurs risques et périls. D'autres encore semblent penser que la littérature jeunesse est toujours un Klondike. C'est ainsi que les Éditions Quebecor, « encore absentes de la scène jeunesse en 1993 », souligne Gisèle Desroches, ont publié 14 titres en 1995. Ce faisant, elles se sont hissées, cette année-là, « parmi les cinq plus importants éditeurs jeunesse au Québec », écrit encore l'analyste du ministère de l'Éducation. Celle-ci observe qu'en 1995 ce sont, toutes tailles et tous genres confondus, au total 36 éditeurs qui publient de la littérature jeunesse ; la plupart ont cependant « maintenu ou diminué leur vitesse de croisière ». Une grande exception : les Éditions Héritage, dont le secteur jeunesse, dirigé par Yvon Brochu — qui est également un auteur réputé —, a publié 58 titres, soit plus du quart de la production totale de l'année.

Il y a aussi les Éditions du Boréal. Son secteur jeunesse, ouvert en 1990 par Raymond Plante, a été véritablement développé à l'automne 1996 avec l'ajout de collections comme Maboul. « On veut proposer un autre produit, des romans qui sortent des sentiers battus, comme *Le sandwich aux Nilou-Nilou*, d'Emmanuel Aquin, qui est de la science-fiction non orthodoxe, à l'humour absurde », dit Rémy Simard, l'actuel directeur du secteur jeunesse chez Boréal. Mais celui-ci ne s'en cache pas : « On veut aussi toucher le plus grand lectorat possible, et le "fidéliser". Les jeunes commencent à lire avec des livres du Boréal, et continuent à nous suivre au fur et à mesure qu'ils vieillissent. » Un raisonnement similaire — « fidéliser » le lecteur — a amené La courbe échelle à mettre sur pied la collection « 16/96 » : c'est-à-dire des livres qui s'adressent aux plus de 16 ans.

Sortir des sentiers battus : qui ne s'en vante pas ? C'est dans ce but explicitement avoué que les Éditions Balzac ont récemment lancé la collection « Génération 90 », qui propose des romans en principe « dif-



Yvon
Brochu



Daniel
Sernine



Bertrand
Gauthier

Littérature jeunesse...

férents » pour les adolescents. Jusqu'à maintenant toutefois, le résultat est mitigé.

Chez Québec/Amérique, Christiane Duchesne et Carmen Marois ont créé en 1995 *Cyrus*, « l'encyclopédie qui raconte », éditée en format roman : du beau, du bon et du pas cher — sûrement les ingrédients de la formule gagnante en littérature jeunesse — au service d'un nouveau concept de documentaires.

Le documentaire, dira Gérard Pourcel, c'est « la grosse lacune » des éditeurs québécois. Les encyclopédies, les ouvrages de référence — les enfants raffolent de ces beaux livres richement illustrés sur les plantes, les animaux, les minéraux... —, les livres à caractère plus scientifique : « Tout ça coûte très cher et on n'a pas les moyens d'en faire », dit Gérard Pourcel. « Même si on fait des efforts dans ce domaine, le marché est occupé par les Français et les États-Uniens, observe

Daniel Sernine. La solution, c'est la coédition. » Mais pour Bertrand Gauthier, la question est réglée : « Pour que le documentaire soit rentable, il faut un marché de 20 à 25 millions de lecteurs potentiels. On n'a donc aucune chance. » Quelques téméraires persistent toutefois : les Éditions Héritage, Michel Quintin, Dourtire et Vandal, Les 400 coups...

Un spectre étendu

Plus d'une trentaine d'éditeurs se disputent une part plus ou moins grande du marché de la littérature jeunesse. Est-ce trop ? « Pour l'instant, le marché peut le supporter, mais il ne reste aucun créneau à combler », estime Daniel Sernine.

C'est le moins qu'on puisse dire. Adolescents, enfants, tout petits, voire nourrissons : chacun des groupes d'âge a désormais ses « produits » spécifiques.

Des livres pour nourrissons ? C'est un « créneau » dans lequel excellent les Éditions Chouette. La talentueuse illustratrice Hélène Desputeaux a créé ici, à la fin des années 80, « Caillou », personnage emblématique de livres « tout-carton » et en vinyle conçus expressément pour les zéro à deux ans.

L'abbé Groulx n'en reviendrait certainement pas ! Des livres, ça ? En tout cas, les poupons font des jeux en rapport avec les lettres, les mots... La notion de livre jeunesse est, on le voit, de plus en plus vaste.

Le constat vaut pour les genres. Ils sont, presque, tous pratiqués. À côté des romans, on rencontre la poésie, le théâtre, le conte, la nouvelle, la biographie... Où commence et où s'arrête le livre jeunesse ? Où commence et où s'arrête le livre tout court aussi ? « Cette question des frontières deviendra de plus en plus évidente, à mesure que l'on s'achemine vers une ère de coproductions, d'innovations, de publications multimédias », écrit Gisèle Desroches. On l'a vu au dernier Salon du livre de Montréal : livre jeunesse et informatique pourraient faire bon ménage. Parce qu'un livre jeunesse, c'est aussi — lectorat oblige — des couleurs, des dessins, des illustrations, voire des jeux. Aussi l'attrait qu'exercent les technologies sur les jeunes ne semble-t-il nullement

inquiéter les éditeurs. « Déjà nos lecteurs sont tous nés avec la télévision ; or, ils n'en sont pas moins intéressés par le livre », dit Bertrand Gauthier. Mais cela a sûrement influé sur la littérature jeunesse, dont l'aspect visuel est extrêmement élaboré. Et il serait étonnant que la fréquentation de technologies tel le cédérom ne finisse pas par influencer sur la forme et le contenu des livres. « La littérature jeunesse doit s'adapter à la clientèle, aux mouvances. Mais elle ne sera pas tuée par l'informatique », croit toutefois Rémy Simard.

Sur quelques idées reçues

La fin du livre n'est en effet pas pour demain, si on se fie aux études récentes. Celle du ministère de la Culture et des Communications, intitulée *Enquête sur les comportements culturels de la population québécoise 1983, 1989 et 1994*⁴ révèle ainsi que les jeunes âgés entre 15 et 24 ans lisent davantage que le reste de la population, et qu'ils lisent plus aujourd'hui qu'il y a 10 ans. Bonne nouvelle, ils le font pour le plaisir d'abord, puis pour le besoin d'information. Il faut spécifier que l'enquête exclut les lectures effectuées à des fins scolaires.

Les observations sont tout aussi encourageantes en ce qui concerne les plus jeunes. « Pour voir ce qui se fait dans les écoles au plan de la lecture, il faut sortir de la grille-horaire », dit Yves Léveillé, responsable du dossier des bibliothèques à la Direction des ressources didactiques. « Le midi, par exemple, les bibliothèques scolaires sont remplies à craquer. » Selon lui, en fait, le réseau de l'éducation (publique) donne lieu au meilleur comme au pire. Ainsi « la culture littéraire d'une bonne partie des enseignants est assez mince », déplore-t-il. Mais Yves Léveillé parle aussi de ces enseignants qui utilisaient en classe des livres comme *Le grand cabrier*, d'Agota Kristof : ce cruel et singulier roman publié en 1986 n'appartient pas à la littérature jeunesse, mais sa narration est assumée par deux frères jumeaux de 11 ans, et on ne peut qu'applaudir cette initiative de profs. L'étude du *Grand cabrier* a cependant fait long feu à cause de l'opposition des comités de parents et du curé !

Il semble bien, à cet égard, que tout un chacun ait sa petite anecdote. Rémy Savard rapporte ainsi que des bibliothèques scolaires auraient refusé d'acheter *Le peuple fantôme*, de Laurent Chabin, à cause du mot « fantôme » dans le titre. Incroyable ? Chaque année voit ses petits scandales littéraires, généralement dus au zèle de comités de parents ultra-conservateurs.

« La littérature jeunesse est proche du monde de l'éducation, et le contenu des romans est très surveillé, dit Denis Côté. Il existe plusieurs filtres possibles : les commissions scolaires, les bibliothécaires, l'éditeur... Plusieurs intervenants obligent l'auteur à une certaine prudence, et celui-ci aura tendance à s'autocensurer. » « Les bibliothécaires se montrent inquiets et scrupuleux, mais pas paranoïaques », dit Dominique Caron, responsable du secteur jeunesse de la librairie Pantoute, à Québec. « En fait ils auront tendance à aller vers les valeurs sûres, les collections qu'ils connaissent, mais sont ouverts aux suggestions. »

Denis Côté est néanmoins de ceux qui, depuis quelques années, déplorent les effets pervers de la rectitude politique — « un débat plutôt dépassé », dit avec un certain agacement son éditeur Bertrand



Gérard Pourcel

Littérature jeunesse...

Gauthier. Il reste que, pour le créateur de la série « Les Inactifs », « les années 80 ont valorisé les personnages féminins, c'était légitime de le faire, mais on a en même temps sérieusement dévalorisé les personnages masculins ». Bref, les petits garçons sont en panne de modèles positifs. Or, les garçons — déjà à cet âge — lisent beaucoup moins que les filles : celles-ci composent en effet les trois quarts du lectorat. Doit-on établir une relation de cause à effet ? En tout cas, « un héros comme Bob Morane correspond à ce que veulent les garçons ; mais il serait très mal vu d'arriver aujourd'hui avec des personnages de ce genre », soutient Côté.

La révolution des thèmes

En ce qui a trait aux contenus, le monde de la littérature jeunesse est en fait en pleine effervescence. « Autocensure ? Les auteurs ne donnent pourtant pas l'impression de s'interdire des thèmes, et les livres ne peuvent guère être qualifiés de moralistes », observe Gérard Pourcel.

Avec le « roman miroir » — le récit réaliste, dans lequel les jeunes se reconnaissent —, un genre que La courte échelle passe pour avoir mis au goût du jour dans les années 80, enfants et adolescents ont commencé à rencontrer, dans les histoires écrites pour eux, des situations et des problématiques qui ressemblent à celles qu'ils rencontrent dans leur vie, qui évoquent leurs inquiétudes : familles éclatées, sexualité, violence, alcoolisme (du père), chômage, racisme, suicide, anorexie, solitude... Finis les contes de fées, l'évasion : les jeunes étaient désormais confrontés à des sujets durs, à des réalités brutales. « Le roman miroir reste la tendance lourde, la recette qui marche », dira Daniel Sernine, qui est spécialisé, lui, dans la science-fiction et le fantastique (avec, notamment, *Le cercle de Kaleb* et *L'arc-en-cercle* parus chez Héritage dans la collection « Échos »). « Hélas, le roman miroir sollicite très peu l'imaginaire des jeunes », déplore Sernine, mais Bertrand Gauthier rétorque : « Faux problème. Accuse-t-on Michel Tremblay ou Marie Laberge de faire du roman miroir ? Nous, d'ailleurs, on publie tous les genres : polar, science-fiction, épouvante... Il faudrait plutôt se demander si les textes sont valables, si les romanciers sont bons. »

Gauthier a beau dire, il semblerait que beaucoup de jeunes s'ennuient des belles histoires. La littérature jeunesse a abordé tous les thèmes, c'est vrai, sauf les « traditionnels » : des familles unies avec papa et maman, par exemple. Les livres ont en somme témoigné d'un moralisme à l'envers, « hérité des diktats des manuels scolaires », pense Daniel Sernine.

Mais on parle aussi, actuellement, d'un retour de balancier, d'un rééquilibrage. Nos auteurs investiraient de nouveau l'imaginaire, la fantaisie. Ainsi de Somerset, un jeune garçon né en 1995 sous la plume d'Hélène Vachon, une professionnelle du ministère de la Culture et des Communications. Auprès des enfants de sept-huit ans, il jouit ces temps-ci d'une extrême popularité. On a pu apprécier avec ses raisonnements tordus, irrésistibles de fraîcheur et de drôlerie, dans *Le plus proche voisin*, puis dans *Le sixième arrêt* (tous deux publiés chez Héritage, dans la collection « Carrousel »). La philosophie de l'auteure fonctionnaire ? « Donner aux enfants des mots, des contenus qu'ils ne comprennent pas forcément *a priori*. C'est ça qu'ils trouvent stimulant. Il

faut prendre garde de tomber dans le "prêt-à-porter". » « Ce qui accroche les jeunes ? L'aventure, l'horreur, l'humour... et l'effet miroir. Au fond, d'une génération à l'autre, ça ne change pas : les lecteurs veulent être dépaysés, se détendre, être émus », dit un Robert Soulières surtout versé, lui, dans l'humour et la parodie. C'est ainsi que les titres de la collection « Frisson » — une collection controversée d'Héritage, qui diffuse des livres d'horreur états-unien — sollicitent le même public que les enquêtes de Chrystine Brouillet sur les sectes et les néonazis (série « Natacha et Pierre »); que *La traversée de la nuit*, de Jean-François Somain (sur l'enfer d'un pays en proie à la guerre civile), voisine *Ils dansent dans la tempête*, de Dominique Demers (sur la foi religieuse) ; que *La faim du monde*, de Robert Soulières (sur l'itinérance), côtoie *L'étoile a pleuré rouge* de Raymond Plante (sur la violence)...

« On peut écrire sur n'importe quel thème : tout dépend de la manière », dit Robert Soulières. La prochaine tendance, nous annonçons-t-on : probablement l'homosexualité. La littérature jeunesse a d'ailleurs commencé à aborder le sujet. On verra aussi davantage de livres écrits par des hommes. Jusqu'à maintenant, le secteur était occupé majoritairement par les femmes mais « depuis que les hommes s'occupent de leurs enfants, ils écrivent pour eux », dit encore Soulières.

« La littérature jeunesse est en somme le reflet de la société », résume Gérard Pourcel. Ici se répercutent les valeurs, les tensions du monde, « généralement avec ouverture et respect », croit Pourcel.

Les thèmes, la manière ? La littérature jeunesse n'aura probablement jamais fini d'en débattre. Mais ce qui obsède surtout le milieu, après 25 années d'efforts pour s'implanter et se consolider, c'est l'argent. La crise. Les coupes sombres dans les budgets des bibliothèques scolaires et publiques qui sont de gros clients pour les éditeurs jeunesse. « On s'en ressent. C'est devenu très dur pour la littérature jeunesse », dit un Bertrand Gauthier pour qui la solution, compte tenu d'un « marché national qui ne bouge pas depuis des années », passe forcément par l'exportation.

Ces jours-ci, en mars, devrait avoir lieu un grand colloque sur les bibliothèques, au moment même où on élabore, au ministère de la Culture et des Communications, une « politique de la lecture » à laquelle est étroitement mêlée Hélène Vachon. « Les jeunes vont s'y voir accorder une place importante », dit-elle. Reste à voir ce qui ressortira à propos des bibliothèques, dont la situation est bien connue depuis longtemps. 📖

1. Les éditeurs étiquetés « jeunesse et autres » — c'est-à-dire Médiaspaul, Héritage et Michel Quintin — affichaient quant à eux un tirage moyen de 6696 exemplaires par titre en 1992.
2. Manon Poulin, « Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes », *Québec français*, n° 103, automne 1996, p. 62-65. Le dossier est piloté par Édith Madore.
3. Chaque année, sous la supervision d'Yves Léveillé, la Direction produit une *Recension des livres parus*. Gisèle Desroches y commente les nouveautés et analyse les grandes tendances du secteur ; plusieurs de ses judicieuses observations ont été utilisées ici.
4. Enquête réalisée par la Direction de la recherche, de l'évaluation, des statistiques et de la bibliothèque, sous la responsabilité de Françoise Morin.